31348

3

M. CANDAULE

OU

LE ROI DES MARIS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. N. FOURNIER ET MEYER

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASE-DRAMATIQUE, le 2 août 1858.

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858

— Représentation, reproduction et traduction réservées. —

Distribution de la pièce.

DUFOUGERAIS, banquier, administrateur de chemin de fer.....	MM. DEMORTAIN.
GÉRARD, employé d'une maison de commerce.	GEOFFROY.
AURÉLIE, sa femme.....	Mlle BLOCH.
BARBOT, sous-chef dans l'administration de Dufougerais	MM. BLAISOT.
DELVAUX, peintre.....	GARRAUD.
VALENTIN, lycéen	Mlles ROSA DIDIER.
FRANÇOISE, servante d'hôtel.....	STEGMANN.
UN GARÇON D'HOTEL.	

La scène se passe aux bains de mer de Trouville.

M. CANDAULE

OU

LE ROI DES MARIS

Le salon commun d'un grand hôtel. — Meubles élégants, portes au fond ouvertes, portes à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARBOT, DELVAUX, au fond, occupé à dessiner, FRANÇOISE, GÉRARD, UN GARÇON.

BARBOT, entrant.

Déjà neuf heures! (Appelant.) Garçon!

LE GARÇON, entrant.

Monsieur?

BARBOT, montrant le premier plan à gauche.

Est-ce que M. Dufougerais n'a pas encore paru?

LE GARÇON.

Non, Monsieur; plusieurs de nos baigneurs sont déjà venus s'informer...

BARBOT.

Oh! parbleu! je m'en doute bien!

DELVAUX.

On dirait le petit lever d'un prince!.. C'est qu'en effet mon ami Dufougerais est une des puissances du jour... Homme de finance, administrateur de chemin de fer, mêlé à cinquante entreprises, et remuant des millions...

BARBOT.

Oui, oui... Tout le monde aujourd'hui est à genoux devant l'argent... C'est scandaleux!.. Garçon, dès qu'il s'éveillera, dites-lui bien que je suis venu attendre son bon plaisir, comme à l'ordinaire, et surtout ne me confondez pas avec les autres: M. Barbot, sous-chef dans son administration... sous-chef du matériel.

LE GARÇON.

Matériel... ça suffit; je reconnais Monsieur. (Il sort.)

BARBOT, s'approchant de Delvaux.

Eh bien! grand artiste, toujours occupé?

DELVAUX.

Et vous, mon cher Monsieur, toujours courant après votre administrateur ?

BARBOT.

Ah ! ne m'en parlez pas ! Quand M. Dufougerais est arrivé aux bains de mer, il a voulu absolument m'y faire venir... moi et ma femme... il ne peut pas se passer de moi, à ce qu'il paraît... Eh bien, Monsieur, depuis que nous sommes ici, nous n'avons pas encore touché une plume... les journées se passent en fêtes, en parties... et ça m'inquiète.

DELVAUX.

Comment ?

BARBOT.

Il est entouré ici par tant de gens qu'on ne connaît pas !... de vils flatteurs qui se disputent ses bonnes grâces !... Si j'allais avoir des concurrents pour cette place que j'ambitionne depuis si longtemps.

DELVAUX.

Quelle place ?

BARBOT.

Celle de secrétaire général de son administration ; elle est vacante, et c'est lui qui en dispose... et moi, Monsieur, je n'ai que mon mérite.

DELVAUX.

Vous croyez ?

BARBOT.

Mon mérite tout seul ! c'est par là que je suis devenu sous-chef, au bout de dix ans d'attente, deux mois seulement après mon mariage ; Dieu me préserve de recourir aux intrigues, aux protections, recommandations... A propos, vous qui êtes son ami intime et son ancien camarade, si vous vouliez lui glisser un petit mot en ma faveur...

DELVAUX, riant.

Bien volontiers. (On entend un grand bruit de sonnettes.)

BARBOT.

Ah ! mon Dieu ! quel tapage ! c'est à côté de chez lui ; on va le réveiller en sursaut.

LE GARÇON, appelant.

Françoise !

FRANÇOISE, en dehors.

Voilà, voilà !

BARBOT, au garçon.

Qu'est-ce qui sonne comme cela ?

LE GARÇON.

C'est le monsieur du n° 6.

FRANÇOISE, qui vient d'entrer.

Encore !.. Nous fait-il enrager, depuis deux jours qu'il est ici !..

BARBOT.

Ah çà! mais dites donc, la fille, un monsieur, est-ce que ça vous regarde?

FRANÇOISE.

Puisque c'est pour sa femme qu'il nous met tous sens dessus dessous.

BARBOT.

Pour sa femme!

FRANÇOISE.

Une bien jolie petite dame; il s'en vante... Jusqu'à présent, du reste, elle ne s'est guère montrée; elle a l'air bien timide... (On sonne.) Voilà, voilà!... Il y a des gens qui viennent ici pour avoir soin d'eux... Celui-là ne dorlote que sa femme... Sa première idée, en arrivant, ç'a été de louer pour elle le plus beau piano du casino; la seconde. . (On sonne.) Voilà, voilà!... La seconde, ç'a été d'envoyer chez un coiffeur du Havre... Et puis... il est toujours en extase... comme ça!.. Enfin, il a l'air si enchanté de sa femme, qu'on ne dirait pas que c'est la sienne. C'est au point... (On sonne encore.) Voilà! voi...

GÉRARD, passant sa tête par la porte à gauche, deuxième plan.

Eh bien! eh bien! allons donc, la fille, allons donc! Est-ce que vous n'entendez pas? Madame sonne! Madame appelle! Madame va s'impatienter! Et vous êtes là à jaser avec... Pardon, Messieurs, mais c'est ma femme... vous comprenez... ma femme! madame Gérard! qu'on fait attendre!... Eh! vite! la fille, passez; mais passez donc!... (Il la fait passer.) Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer. (Il disparaît.)

BARBOT.

Quel original!

DELVAUX.

Tiens! tiens!... Pour qu'un mari soit si empressé, il faut que sa femme soit diantrement charmante!..

BARBOT.

Bah! laissez donc!.. elle n'est peut-être pas plus charmante que la mienne!

DELVAUX.

Eh! mais... il me semble que madame Barbot...

BARBOT.

Madame Barbot n'a rien de bien remarquable... excepté sa vertu... Oh! sur ce chapitre-là... Mais, du reste, que de caprices! surtout depuis que nous sommes ici. Tantôt c'est la manie des promenades à cheval, sous prétexte que le docteur lui a ordonné l'exercice... et elle veut lutter, en équitation, avec M. Dufougerais, un sportman de première force; moi, je la laisse faire.

DELVAUX.

Mais vous la suivez?

BARBOT.

De loin, sur un âne..... de très-loin.... Ils galopent tous deux, ils galopent! c'est une rage! au point que, l'autre jour, ils sont arrivés une demi-heure avant moi aux ruines de Saint-Vincent.

DELVAUX, riant.

Pauvre écuyer!

BARBOT, regardant à gauche au premier plan.

Ah! l'on ouvre chez M. l'administrateur! c'est bien heureux.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DUFOUGERAIS.

BARBOT, courant au-devant de lui.

Ah! cher maître, arrivez donc! nous commencions à être inquiets.

DUFOUGERAIS.

Bonjour, bonjour, mon cher Barbot.

BARBOT.

Vous d'ordinaire si matinal.... comme tous les hommes supérieurs....

DUFOUGERAIS.

Ne m'en parlez pas... (A Delvaux.) Plains-moi, mon cher Delvaux, j'ai passé la nuit la plus agitée!

BARBOT.

Ah! mon Dieu! qu'est-il donc arrivé?

DUFOUGERAIS.

J'ai le malheur d'avoir un voisin très-bruyant.

BARBOT.

Le numéro 6? Je m'en méfiais! le maudit carillonneur!

DUFOUGERAIS.

Ah! si ce n'était que cela!

DELVAUX.

Comment?

BARBOT.

Qu'y a-t-il encore?

DUFOUGERAIS.

Figurez-vous qu'hier au soir, je l'ai entendu... ces cloisons d'hôtel sont si minces... je l'ai entendu qui suppliait sa femme de se mettre au piano, et il a fini par l'y décider.... Elle a joué et chanté... très-bien... je dois le dire... mais le fâcheux, c'est qu'il l'applaudissait à tout rompre, et qu'il faisait recommencer chaque morceau... si bien que ce concert de ménage s'est prolongé jusqu'après minuit.

BARBOT, en colère.

Mais c'est horrible! cela! c'est abominable!

DUFOUGERAIS.

Au contraire, c'était très-comique, et j'en ai ri.

BARBOT, riant.

Ah oui, au fait, c'est très-comique... Ce mari qui demande bis!... Mais, pardon... puis-je savoir ce qu'il vous plaira de faire aujourd'hui?

DUFOUGERAIS.

Ma foi, je n'en sais encore rien... nous verrons... (Regardant autour de lui.) Je croyais trouver ici Valentin?

DELVAUX.

Ton filleul... le lycéen en vacances?

BARBOT.

Il doit être encore chez ma femme.

DELVAUX.

Tiens! qu'est-ce qu'il va faire là?

BARBOT.

C'est que Séraphine, madame Barbot, a aussi la passion des fleurs... et le petit bonhomme lui porte un bouquet tous les matins.

DELVAUX.

De quelle part?

BARBOT.

Eh! parbleu, de la sienne; ce n'est pas moi qui...

DELVAUX, regardant Dufougerais qui lui fait signe.

Ah! de la sienne? vraiment?

DUFOUGERAIS.

Oh! il est très-galant, mon filleul.

BARBOT.

Et sans conséquence, heureusement.

DUFOUGERAIS.

Oh! diable! s'il vous entendait! Justement le voici.

SCÈNE III.

LES MÊMES, VALENTIN.

VALENTIN, entrant vivement.

Bonjour, Messieurs, bonjour... (Lorgnant le dessin de Delvaux.) Pas mal, le point de vue!... c'est bien croqué!... il y a du chic!... (A Barbot.) Votre serviteur, monsieur Barbot, bien des compliments de la part de votre femme. (A Dufougerais.) Eh bien, mon parrain, avez-vous réfléchi à ma proposition?

DUFOUGERAIS.

Je vous présente, Messieurs, le gamin le plus effronté! Je lui avais promis un cadeau, pour le prix d'arithmétique qu'il a remporté à Charlemagne; mais savez-vous ce qu'il demande?

VALENTIN.

Je demande que vous me donniez ça en actions de votre

nouvel embranchement ; je les reçois au pair, et je les négocie à prime ; bénéfice net, cinquante pour cent ; ça me fait double cadeau, et ça ne vous coûte pas un sou de plus.

DELVAUX.

Hein ? quel âge avez-vous, mon petit ami ?

VALENTIN.

Quinze ans.

DELVAUX.

La jeunesse est précoce.

DUFOUGERAIS.

En arithmétique.

VALENTIN.

Et en galanterie... (D'un ton fat.) On sait vivre, Messieurs.

Air de *l'Anonyme*.

Prenant toujours mon parrain pour modèle,
Je me promets un début éclatant ;
Et dans ce monde, où le succès m'appelle,
Je veux bientôt me poser carrément.

DELVAUX.

De ces morveux prétentions bizarres !
Tous, au berceau, veulent être hommes faits ;
Et les enfants vont devenir si rares,
Qu'on ferait bien d'en commander exprès.

VALENTIN.

Tout ce que vous voudrez ; mais pour commencer...

DUFOUGERAIS.

Tu fais la cour à madame Barbot ?

VALENTIN.

Parole d'honneur la plus sacrée ! c'est la plus jolie femme que j'aie jamais vue !

BARBOT.

Par exemple !

DUFOUGERAIS.

Et comment ton bouquet a-t-il été reçu ?

VALENTIN.

Oh ! avec un plaisir !... elle m'a fait toute sorte de remercîments.

DUFOUGERAIS.

Très-bien... Approche donc un peu... Qu'est-ce que tu as là, à ta boutonnière ?

VALENTIN.

Un œillet... C'est elle qui m'a décoré... avec une fleur du bouquet... c'est un symbole !

DUFOUGERAIS.

A merveille !...

DELVAUX, bas.

Je comprends... le bouquet, c'est un message ; et l'œillet, c'est la réponse.

DUFOUGERAIS.

Chut ! (Haut.) Décidément le temps est beau... J'ai la tête fatiguée de n'avoir pas dormi...Nous ne travaillerons pas aujourd'hui, mon cher Barbot... j'irai faire un tour de promenade...

DELVAUX, bas à Dufougerais.

Aux ruines de Saint-Vincent?

DUFOUGERAIS.

Tais-toi donc.

VALENTIN.

A propos de promenade... Ah! monsieur Barbot! quel malheur!

BARBOT.

Quoi donc?

VALENTIN.

Madame Séraphine, qui veut aussi sortir à cheval, m'a chargé de passer chez Moreau, pour retenir sa petite jument, toujours la même... *la reine Topaze*... ainsi que votre âne... toujours le même...

BARBOT.

Oui... *Misapouf*...

VALENTIN.

La petite jument, c'est à qui l'aura; l'âne, c'est toujours vous... mais *la reine Topaze* était déjà retenue.

DUFOUGERAIS.

Hein? par qui donc?

VALENTIN.

Par le monsieur du nº 6.

DUFOUGERAIS.

Pour lui?

VALENTIN.

Non; pour sa femme.

DUFOUGERAIS.

Pour sa femme?

VALENTIN.

En arrivant chez Moreau, je l'ai trouvé là... il était venu par le jardin de l'hôtel; et je l'ai entendu qui disait : « Il me faut pour Madame ce que vous avez de mieux; elle monte à cheval avec une grâce! une adresse! j'ai commandé pour elle une amazone ravissante !.. »

BARBOT.

Et ma femme qui comptait sur l'effet de la sienne... elle sera furieuse!.. (Se frottant les mains.) Bon! tant mieux! c'est bien fait!

DUFOUGERAIS.

Mais pas du tout, mon cher, il ne faut pas céder...

BARBOT.

Comment?

VALENTIN, d'un air crâne.

Mon parrain a raison, je vais le trouver, ce monsieur, je lui dirai deux mots, et je le forcerai bien...

DUFOUGERAIS, à Valentin.

Toi, fais-moi le plaisir de rester tranquille. (A Barbot.) Je me charge d'arranger cela avec lui.

BARBOT.

Non, je vous en prie... Je n'y tiens pas du tout...

DUFOUGERAIS.

Mais moi, j'y tiens! pour vous, mon cher; c'est un point d'honneur! il ne sera pas dit que vous, Barbot, mon ami, mon bras droit...

BARBOT.

Ah! monsieur l'administrateur, je suis vraiment confus... pour moi et pour ma femme.

DUFOUGERAIS.

C'est bon; qu'elle ne s'inquiète pas...

BARBOT.

Ainsi la partie aura lieu?

DUFOUGERAIS.

Elle aura lieu.

BARBOT.

Merci... je vais le lui dire. (A part.) Son ami! son bras droit!.. J'aurai la place! (Il sort.)

DELVAUX, à Dufougerais.

Ah çà, mauvais sujet...

DUFOUGERAIS.

Ah! si tu vas me faire de la morale!

DELVAUX.

Écoute donc! parce que tu m'as rendu des services, ce n'est pas une raison pour que je t'épargne tes vérités.

DUFOUGERAIS.

A ton aise; je te revaudrai cela en critiques.

VALENTIN, qui faisait le guet, accourant.

Le voilà! il vient par ici!

DUFOUGERAIS.

Qui donc?

VALENTIN.

Le monsieur à la dame!

Air :

DELVAUX.

Je te laisse à ton dessein;
Règle à ton gré cette affaire;
C'est mal de mettre l'enchère
Sur le marché du voisin.

VALENTIN, regardant au fond.

Que de cartons! que de paquets!
N'est-il pas à croquer sur place?

DELVAUX.

Et toi donc! avec tes œillets!
Viens poser... pour les Lovelace!

ENSEMBLE.

DELVAUX.

Je te laisse à ton dessein;
Règle à ton gré cette affaire,
C'est mal de mettre l'enchère
Sur le marché du voisin.

DUFOUGERAIS.

Je vais, en un tour de main,
Avec lui régler l'affaire;
J'aurai bon marché, j'espère,
De cet importun voisin!

VALENTIN.

Je vous laisse, cher parrain,
Avec lui régler l'affaire;
Vous aurez raison, j'espère,
De cet importun voisin.

(Delvaux emmène Valentin.)

DUFOUGERAIS, seul.

S'il pouvait me céder cette petite Topaze...

SCÈNE IV.

DUFOUGERAIS, GÉRARD, chargé de paquets et de cartons.

GÉRARD, au fond, parlant à Françoise.

Quelle surprise nous allons lui faire! des toilettes ravissantes, sans compter un costume de bain que j'ai fait faire exprès! ceux du pays sont si vilains! vous me direz : C'est la manière de les porter... (Apercevant Dufougerais.) Tiens! monsieur Dufougerais! quelle occasion! (A Françoise.) Portez vous-même ces paquets chez Madame... (A Dufougerais.) Monsieur, j'ai bien l'honneur... (A Françoise.) Doucement donc... prenez garde. (A Dufougerais.) Monsieur... (A Françoise.) Attendez... (Il lui ouvre la porte.) là... (Il la fait passer. — A lui-même.) Sera-t-elle jolie avec ça!.. (Revenant à Dufougerais.) Monsieur, permettez que je me félicite de la circonstance, il est si rare de vous rencontrer seul!

DUFOUGERAIS.

Vous désiriez me parler, Monsieur?

GÉRARD.

Oui, Monsieur.

DUFOUGERAIS.

Cela se trouve à merveille, car j'avais la même intention.

GÉRARD.

Monsieur, je viens d'abord vous faire mes excuses... on m'a dit à l'hôte que vous vous étiez plaint d'un peu de bruit.

DUFOUGERAIS.

Oh! un peu!..

GÉRARD.

Je sais, Monsieur, combien le repos d'un homme tel que vous doit être ménagé... vous avez tant et de si grandes affaires!.. Oh! je vous connais bien, Monsieur; j'ai eu l'honneur de vous voir chez MM. Philippeaux frères, banquiers.

DUFOUGERAIS.

Attendez donc... je me disais aussi... j'ai rencontré quelque part cette physionomie honnête et de bonne humeur.

GÉRARD.

Vous êtes trop bon. Gérard, Joseph Gérard, chef du contentieux, ayant, j'ose le dire, une petite réputation d'administrateur... J'ai fait à moi seul toute leur liquidation; car les deux frères se séparent, et Jacques, l'aîné, veut me mettre à la tête de sa nouvelle maison, à Marseille... mais je n'ai pas encore pris de parti... en attendant, je voyage en tête-à-tête avec ma femme. (Se frottant les mains avec satisfaction.) Car c'est elle, Monsieur, c'est elle-même que vous avez entendue.

DUFOUGERAIS.

Et qui m'a empêché de dormir.

GÉRARD.

Ah! c'est vrai... pardon.

DUFOUGERAIS.

Je conviens que la voix est jolie.

GÉRARD.

Délicieuse, Monsieur! la, vous voyez, malgré votre sommeil troublé, la vérité vous entraîne... Oui, vous avez dit le mot: un vrai rossignol... les rossignols chantent la nuit! et quel goût! quelle méthode! ce n'est pas parce que c'est ma femme... mais il faut avouer qu'Aurélie, c'est son nom... un joli nom! ma chère Aurélie se distingue surtout par un *brio*... et en même temps un suave!.. un velouté!.. Ordinairement, pour la faire valoir, je l'accompagne sur le cor... mais mon instrument n'est pas encore arrivé.

DUFOUGERAIS.

C'est dommage!

GÉRARD.

Je sais que je parle à un connaisseur... Monsieur Dufougerais est une autorité en matière de goût; c'est rare chez les gens de finance... Que je suis donc content de vous avoir rencontré!

DUFOUGERAIS.

Vous êtes trop bon... la démarche que je fais...

GÉRARD, continuant.

Vous l'apprécierez, Monsieur, vous l'apprécierez!

DUFOUGERAIS.

Quoi donc?

GÉRARD.

Le talent de ma femme...

DUFOUGERAIS.

Ah oui, c'est juste... mais pardon, la démarche que je fais...

GÉRARD.

Elle avait dix-sept ans quand je l'ai épousée... il y a deux ans de cela... Eh bien, Monsieur, c'est encore cette même tête de jeune fille... ce même air de candeur virginale... et cependant, ce sont aussi les grâces développées de la femme!.. Voilà, quand j'analyse, voilà ce qu'il y a de particulier en elle, et de charmant! (Il reste en extase.)

DUFOUGERAIS.

Tiens, tiens, vraiment! (A part.) Il a l'air d'un propriétaire qui vous promène dans son jardin. (Haut.) Ce cher monsieur Gérard!.. vous m'intéressez! êtes-vous père de famille?..

GÉRARD, se récriant.

Pas encore, Dieu merci!.. Quand je dis Dieu merci... ce n'est pas pour moi... c'est pour elle... les soins du ménage!.. la fraîcheur passe si vite!.. et cette jolie taille si fine, si souple!.. car c'est là surtout... avec ses yeux et son sourire... on ne se fait pas d'idée de ce sourire-là... c'est là surtout, avec ses dents de perle... c'est là... et ses cheveux donc!.. c'est là surtout ce qui m'a subjugué... la... tout d'un coup.

DUFOUGERAIS, s'animant.

Ah çà, mais... madame Gérard est donc bien jolie!

GÉRARD.

Jolie! Allons donc! il paraît que vous ne l'avez pas vue?

DUFOUGERAIS.

C'est à peine, en effet, si de loin j'ai pu distinguer...

GÉRARD.

Je crois bien! elle évite toujours de se montrer... Non, Monsieur, non; elle n'est pas jolie... elle est... que vous dirai-je, moi? Prenez, par exemple, une sainte Cécile, une madone de Raphaël... voilà... Si j'étais peintre, je passerais ma vie à la faire poser.

DUFOUGERAIS.

Eh bien, ce serait amusant pour elle!

GÉRARD.

Malheureusement ce n'est pas moi qui sais peindre, c'est elle, et avec une facilité!.. C'est un peu la touche de Rosa Bonheur... c'est mieux... mais Rosa Bonheur a un peu de la touche de madame Gérard.

DUFOUGERAIS.

Diantre!

GÉRARD.

Mais je vous fatigue, peut-être?

DUFOUGERAIS.

Pas du tout.

GÉRARD.

Moi, je ne me fatigue jamais de parler d'elle...

DUFOUGERAIS.

Allez toujours... ça me fait grand plaisir aussi. De sorte que madame Gérard possède tous les talents?

GÉRARD.

Mieux que ça, Monsieur.

DUFOUGERAIS.

Comment, mieux que ça?

GÉRARD.

Je m'entends... C'est que, voyez-vous, je n'aime pas les formules banales... tous les talents! ça se dit de n'importe qui... tous les talents!.. Eh bien oui, Monsieur, elle les a tous! le chant? vous l'avez entendu... le piano aussi... et vous l'entendrez encore... la harpe?.. c'est inspiré... et ce joli bras qui s'arrondit!... Quant à la danse!... si elle voulait!.. avec des pieds comme les siens... il n'y a pas de Rosati, il n'y a pas de Ferraris...

DUFOUGERAIS, s'exaltant.

Diable! diable! mais savez-vous qu'il y a là de quoi faire tourner toutes les têtes?

GÉRARD.

A qui le dites-vous? Il faut en convenir, j'ai eu la main heureuse, ou plutôt, soyons justes... c'est le goût, c'est le tact: on est connaisseur, ou on ne l'est pas...

DUFOUGERAIS, à part.

Parbleu! voilà un mari bien fat, ou bien heureux!

GÉRARD.

Mais je crois que je m'oublie un peu; vous aviez quelque chose à me dire?

DUFOUGERAIS.

Moi?.. je ne sais pas... vous m'avez fait perdre le fil... C'est vrai... (A part.) Une taille... des dents... des pieds!..

GÉRARD.

Vous dites?..

DUFOUGERAIS.

Je dis, mon cher Monsieur, qu'un pareil idéal... Je suis un peu comme saint Thomas, moi... et pour croire...

GÉRARD.

Vous voulez voir?.. Soyez tranquille; vous verrez, mon cher Monsieur, vous verrez... et tenez... (Lui poussant le coude.) de ce côté-là...

DUFOUGERAIS, voyant entrer Aurélie.

Ah!.. (Il se retire à l'écart et l'examine.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, AURÉLIE.

AURÉLIE, à Gérard, sans voir Dufougerais.

Je viens te gronder, mon ami; qu'est-ce que c'est que toutes ces jolies choses que tu m'as envoyées? Mais vraiment, c'est trop beau pour moi, beaucoup trop beau!..

GÉRARD.

Toujours la même!.. est-ce qu'il y a rien de trop beau?..

DUFOUGERAIS, à part.

Charmante personne, en effet. (Il s'avance.)

AURÉLIE, apercevant Dufougerais.

Ah! quelqu'un!... pardon... (Elle veut se retirer.)

GÉRARD.

Reste donc... (Lui montrant Dufougerais.) Monsieur Dufougerais, notre voisin... (A Dufougerais, d'un air rayonnant.) Ma femme!... madame Gérard, ma femme!..

DUFOUGERAIS, saluant.

Madame...

AURÉLIE, lui rendant son salut avec embarras.

Monsieur... (Rencontrant les yeux de Dufougerais fixés sur elle, à part.) Comme il me regarde!

GÉRARD, bas, à Dufougerais.

Eh bien?...

DUFOUGERAIS, bas, à Gérard.

Eh bien, l'idéal est dépassé!

GÉRARD.

Et saint Thomas?...

DUFOUGERAIS.

Est converti!

GÉRARD, se frottant les mains.

Elle n'en fait jamais d'autres!

AURÉLIE, les regardant, à part.

Qu'est-ce donc?... Ah! mon Dieu!... je devine... (A Gérard.) Vous aurez encore parlé de moi?

GÉRARD.

Oh! presque pas... Mais, dis-moi donc, pourquoi n'as-tu pas essayé une de tes nouvelles toilettes?... Vraiment, ta mise est trop simple. Je t'en veux... je t'en veux beaucoup... Tu me trouves sans doute bien sévère?.. Eh bien, non! je suis juste, je fais la part des qualités et des défauts... et, franchement, je t'en connais un... oh! mais... un très-grand...

AURÉLIE.

Ah! lequel?

GÉRARD.

Tu n'as pas la conscience de ce que tu vaux.

AURÉLIE.

Allons! bien!...

GÉRARD, à Dufougerais.

Oui, Monsieur, oui, et voilà ce qui m'oblige si souvent à révéler moi-même...

AURÉLIE.

Mais, mon ami...

DUFOUGERAIS.

Permettez, mon cher Monsieur, Madame n'a pas besoin de vos éloges... C'est trop vous défier de notre clairvoyance, et nous serions bien à plaindre si nous ne savions pas l'apprécier...

GÉRARD.

Voilà qui est bien dit! On ne m'avait pas trompé, Monsieur, je savais déjà que vous étiez un homme de haute portée.

DUFOUGERAIS.

Et vous, Monsieur, je vous connaissais aussi de réputation.

GÉRARD.

En vérité?

DUFOUGERAIS, tout en regardant Aurélie.

Oui, oui, j'ai entendu parler de votre capacité financière et administrative... Nous pourrons causer de quelques affaires, comme voisins, nous nous verrons souvent.

GÉRARD.

Très-souvent.

DUFOUGERAIS.

Tous les jours!... je connais le pays et les environs... au besoin, je vous servirai de guide.

GÉRARD.

Tiens, justement, nous devons faire tantôt une petite excursion à cheval.

DUFOUGERAIS.

A merveille! comptez sur moi!

AURÉLIE, à Gérard.

Mais, mon ami, c'est abuser...

DUFOUGERAIS.

Jamais, Madame, jamais!

GÉRARD, à Aurélie.

Tu entends. (A Dufougerais.) Et d'ici là, je voudrais bien connaître un peu la société du pays.

AURÉLIE.

Plaît-il?

DUFOUGERAIS.

Rien de plus facile... Nous avons justement un bal de jour au casino... J'aurai l'honneur de porter une invitation à Madame.. ce sera une occasion de lui présenter mes devoirs chez elle.

AURÉLIE.

Monsieur... (A Gérard.) mais, mon ami... un bal...

GÉRARD.

Ne vas-tu pas encore te faire prier?... (A Dufougerais.) Vous serez très-bien reçu... Vous verrez, quand elle sera un peu plus à son aise, sa conversation vous étonnera... et puis elle vous jouera quelque morceau... sans cloison, cette fois.

Air de M. Couder.

DUFOUGERAIS.

De voir et d'admirer Madame
Chacun ici va s'empresser;
Et la faveur que je réclame,
C'est d'aller partout l'annoncer.
(A part.)
C'est à bon droit qu'il la renomme!
Près de moi j'avais un trésor!
Et dire que sans ce brave homme
Je ne le saurais pas encor!

ENSEMBLE.

DUFOUGERAIS.

De voir et d'admirer Madame
Chacun ici va s'empresser;
Et la faveur que je réclame,
C'est d'aller partout l'annoncer.

GÉRARD.

De voir et d'admirer ma femme
Chacun ici va s'empresser;
Je vous sais bon gré, sur mon âme,
D'aller vous-même l'annoncer.

AURÉLIE.

Quel embarras pour une femme!
Près de moi l'on va s'empresser;
De ces hommages qu'il réclame
Je saurais si bien me passer!
(Dufougerais sort.)

SCÈNE VI.

GÉRARD, AURÉLIE.

GÉRARD, revenant près de sa femme.

C'est un homme charmant!

AURÉLIE.

Eh bien, Monsieur, êtes-vous satisfait?... est-ce tout?... avez-vous fini?

GÉRARD.

Quoi donc?

AURÉLIE.

Est-ce raisonnable, est-ce convenable d'agir et de parler comme tu le fais?

GÉRARD.

Qu'est-ce qué je fais?... qu'est-ce que je dis?

AURÉLIE.

Prôner sans cesse ta femme!... à tout propos!... auprès des premiers venus! l'annoncer comme une merveille! un phénomène!...

GÉRARD.

Hein? comment? tu te fâches?

AURÉLIE.

Eh non, je ne me fâche pas! mais je suis contrariée, humiliée... pour toi d'abord, qui risques de te rendre ridicule... et pour moi, qui dois paraître à tout ce monde-là bien au-dessous de tes pompeuses réclames.

GÉRARD.

Voilà! voilà encore ton éternelle modestie! Mais c'est toi, ma bonne amie, dont la timidité est presque ridicule... Moi, je dis les choses comme elles sont; tu es parfaite, n'est-ce pas? eh bien, je déclare tout bonnement que tu es parfaite.

AURÉLIE.

C'est-à-dire, mon pauvre ami, que tu me vois comme cela, parce que tu m'aimes!

GÉRARD.

Si je t'aime!

AURÉLIE.

Et voilà pourquoi je t'excuse; mais si tu voulais te mettre un instant à la place des autres...

GÉRARD, l'entourant de ses bras.

Non pas! je suis trop bien à la mienne... J'ai tant de plaisir quand on me porte envie à cause de toi... Je vois souvent des gens qui me regardent en dessous, et qui ont l'air de se dire : C'est lui... le mari de madame Gérard!... quel honneur! c'est toi qui me vaux cela... l'hommage est double, et j'ai le contre-coup de l'admiration.

AURÉLIE, avec malice.

Ah! je vous y prends, Monsieur! convenez qu'il se mêle à votre amour un petit grain de vanité personnelle.

GÉRARD.

Eh bien, quand cela serait! l'un se glorifie de sa fortune, l'autre de son nom ou de ses dignités; moi, je me pare de ma femme... c'est de l'amour-propre bien placé; je ne veux pas qu'on m'accuse d'être un jaloux, un égoïste, un avare qui enfouit son trésor...

AURÉLIE, riant.

Mais si le trésor se plaît dans l'obscurité!... Veux-tu, mon ami, que nous parlions raison?...

GÉRARD.

Parle, ma bonne amie... la raison dans ta bouche... il y a de quoi rendre fou. (Il l'embrasse.) Va, je t'écoute.

AURÉLIE.

Nous ne sommes pas bien riches... or, ma pauvre mère m'avait appris à compter... la fréquentation d'un certain monde entraîne bien des dépenses... vos revenus, à Paris, seraient bien vite absorbés par les frais de toilette, de voitures et tant d'autres.

GÉRARD.

Bah! qu'est-ce que ça fait? Je me priverai sur autre chose.

AURÉLIE, vivement.

Mais je ne veux pas que tu te prives! Pourquoi ne pas aller à Marseille?

GÉRARD.

Bah! Marseille! c'est la province.

AURÉLIE.

On vit très-bien en province; mais non, partout, ici même, tu veux me faire briller... tout à l'heure encore, ce bal...

GÉRARD.

Eh bien, oui! je l'ai accepté, c'est convenu, et j'espère bien...

AURÉLIE, se ravisant.

Eh bien, soit, mon ami.... pour vous faire plaisir, nous irons.

GÉRARD.

A la bonne heure!

AURÉLIE.

Et je mettrai une de mes nouvelles toilettes.

GÉRARD.

Ah! ah! tu y prendras goût...

AURÉLIE.

Oui, mon ami, et peut-être plus que vous ne voudrez.

GÉRARD.

Ah! jamais!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VALENTIN.

VALENTIN, à lui-même.

J'ai réfléchi, moi... comme chevalier de madame Barbot, il faut que je sois de la cavalcade... Si seulement elle voulait me prendre en croupe!

GÉRARD.

Tiens! c'est le petit voisin! Vous cherchez M. Dufougerais?

VALENTIN.

A propos, vous l'avez vu? Eh bien, c'est arrangé, n'est-ce pas?

GÉRARD.

Quoi donc?

VALENTIN.

Vous cédez *la reine Topaze?*

GÉRARD.

Quelle *reine Topaze?*

VALENTIN.

Eh bien, la petite jument.

GÉRARD.

Celle que j'ai retenue pour ma femme? la céder? et à qui donc, s'il vous plaît?

VALENTIN.

A madame Barbot.

GÉRARD.

Quelle madame Barbot?

VALENTIN.

Vous ne connaissez pas madame Barbot? la belle Séraphine? Ah! Monsieur! la femme la plus charmante, la plus piquante, la plus...

GÉRARD, avec impatience.

Ta, ta, ta, ta! la plus charmante, la plus... Ces petits bonshommes, ça ne connaît rien, et ça parle, ça parle.

VALENTIN, piqué.

Comment? ça ne connaît rien!

VALENTIN, apercevant Aurélie.

Oh!

GÉRARD.

Quoi donc?

VALENTIN, restant en extase.

Sapristi! qu'elle est belle, celle-là!

GÉRARD.

Hein! ma femme! Tiens, tiens, il est plus intelligent que je ne croyais.

VALENTIN, s'élançant vers Aurélie.

Ah! Madame, vous êtes fièrement belle!

AURÉLIE.

Plaît-il?

GÉRARD, riant.

Ah! ah! drôle de petit bonhomme!

AURÉLIE, à Gérard.

Comment! vous riez?

GÉRARD, à Aurélie.

Dame! un enfant!

AURÉLIE, avec humeur.

Eh! qu'importe! En vérité, vous me mettez à des épreuves impatientantes, et, pour les abréger, je vous laisse. (Elle s'en va.)

VALENTIN.

Ah! Madame...

GÉRARD.

Aurélie!

VALENTIN.

Ah ! madame Aurélie ! (A Gérard.) Mais qu'y a-t-il donc ?

GÉRARD.

Il y a, parbleu, que vous l'avez effarouchée. On ne vient pas comme cela casser l'encensoir sur le nez des femmes... Que vous la trouviez belle, rien de mieux ; mais c'était à moi qu'il fallait dire cela... je ne m'en serais pas fâché, au contraire. C'est égal... (Lui donnant une poignée de main.) vous êtes un gentil garçon... nous nous reverrons. (Il rentre après sa femme.)

VALENTIN, seul.

Parole d'honneur la plus sacrée, c'est la plus jolie femme que j'aie jamais vue ! quelle conquête ce serait ! (Montrant son œillet.) Ça ferait deux ! Il faut absolument que je fasse ma paix avec elle !.. (Il va se coller à la porte de gauche.) Si j'osais!..

SCÈNE VIII.

VALENTIN, BARBOT, puis DUFOUGERAIS.

BARBOT, entrant.

Garçon ! (A part.) Ma femme dit que c'est le bon moment pour parler de cette place. (Haut.) Garçon !

LE GARÇON.

Monsieur ?

BARBOT.

Avez-vous vu M. Dufougerais ?

LE GARÇON.

Il était là tout à l'heure... Mais voici son filleul. (Il sort.)

BARBOT.

C'est bon !.. (Regardant Valentin, toujours collé à la porte de gauche.) Tiens ! qu'est-ce qu'il fait donc là ?... (Lui frappant sur l'épaule.) Eh ! jeune homme !

VALENTIN.

Ah ! c'est vous, monsieur Barbot !... quelle joie ! (D'un air triomphant.) Je viens de la voir !

BARBOT.

Qui donc ?

VALENTIN.

La dame au monsieur !

BARBOT.

Quelle dame ?

VALENTIN.

La fameuse ! Ah ! si vous saviez ! elle a un air qui... une tournure que... demandez plutôt à son mari.

BARBOT.

Eh ! qu'est-ce que ça me fait ? C'est votre parrain que je cherche. (On entend parler dans l'appartement à gauche.)

VALENTIN, prêtant l'oreille.

Mon parrain! Attendez donc... Chut! il me semble que je l'entends... oui, il sera entré par le jardin... il est là.

BARBOT.

Chez le voisin?

VALENTIN, voulant entrer.

Je vais le rejoindre.

BARBOT, le retenant.

Un moment... Qu'est-ce que ça veut dire? Ce matin déjà ils ont dû se voir tous les deux.

VALENTIN.

Oui, ici.

BARBOT.

Et voilà que ce monsieur l'attire encore chez lui? Diable! diable! est-ce qu'il va me l'accaparer à présent? Ah çà! qu'est-ce que c'est que ce personnage-là? qu'est-ce qu'il veut? qu'est-ce qu'il fait?

VALENTIN.

Eh bien! c'est le mari de la dame qui...

BARBOT.

Eh! je sais bien!.. quelque intrigant, pour sûr!

VALENTIN.

Voilà mon parrain.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DUFOUGERAIS, sortant de la chambre à gauche.

DUFOUGERAIS, à la cantonade.

Oui, mon cher Monsieur, le bal aura lieu dans une heure; je me retire pour ne pas importuner Madame... Mais je vous attends, nous avons à causer d'affaires sérieuses! (A lui-même.) Que de charmes! que d'esprit! elle a une conversation...

VALENTIN, qui l'a suivi.

Vraiment! mon parrain, qu'est-ce qu'elle vous a dit?

DUFOUGERAIS.

Veux-tu bien aller t'habiller pour le bal!

VALENTIN.

Oh! tout de suite! (Il sort.)

BARBOT, s'avançant.

Me voilà, j'ai laissé ma femme la cravache à la main.

DUFOUGERAIS.

Hein?

BARBOT.

Et je viens enfourcher Misapouf.

DUFOUGERAIS.

Ah! oui!

BARBOT.

Car je suppose que vous avez arrangé l'affaire.

DUFOUGERAIS.

Mon Dieu non... Je crois que le temps va se gâter.

BARBOT.

Tiens! il m'a paru superbe!

DUFOUGERAIS.

Oui, mais mon baromètre est au variable.

BARBOT.

Oh! alors... Ne pourriez-vous m'accorder une petite audience?

DUFOUGERAIS.

Plus tard... plus tard... (Voyant entrer Gérard.) J'ai un mot à dire à mon cher voisin. (Il va prendre Gérard sous le bras.)

BARBOT, à part.

Encore? Il n'y en a que pour lui. (Haut.) C'est bien; j'attendrai mon tour. (A part.) Mais qu'est-ce qui m'a envoyé ce mari-là? ça allait si bien! (Il sort.)

SCÈNE X.

DUFOUGERAIS, GÉRARD.

GÉRARD.

Pardon si je vous ai fait attendre... mais ma femme... quand elle s'habille, j'aime à être là!..

DUFOUGERAIS, le faisant asseoir.

Ah! mon cher ami! vous me voyez enthousiasmé!

GÉRARD.

Quand je vous le disais! Madame Gérard est...

DUFOUGERAIS.

Elle est accomplie!

GÉRARD.

N'est-ce pas?.. Et puis elle est...

DUFOUGERAIS.

Elle est adorable!

GÉRARD.

Et puis elle est...

DUFOUGERAIS.

Elle est ravissante!

GÉRARD, à part.

Je ne peux plus ouvrir la bouche. C'est charmant! et elle dit que c'est moi qui la vante!

DUFOUGERAIS.

Ah! mon pauvre Monsieur! que je vous plains!

GÉRARD.

Vous me plaignez?

DUFOUGERAIS.

Tant de talents, tant de grâces enfouis dans une ville de province !

GÉRARD.

Oui, c'est un meurtre !... Aussi, ne suis-je pas encore décidé...

DUFOUGERAIS.

Vous auriez tort... Il ne faut envisager que votre intérêt, votre avenir... et si, comme je n'en doute pas, les propositions de Philippeaux sont convenables...

GÉRARD.

Très-convenables... gérant de la maison, six mille francs d'appointements.

DUFOUGERAIS.

Hein? combien dites-vous?

GÉRARD.

Six mille francs.

DUFOUGERAIS.

Pas possible !

GÉRARD.

C'est peut-être beaucoup!

DUFOUGERAIS.

Mais ce n'est rien du tout, mon cher !

GÉRARD.

Comment?

DUFOUGERAIS.

Pour un chef de maison ! un second lui-même !.. Avec votre capacité, votre réputation si bien établie!.. après les services que vous avez rendus!

GÉRARD.

Quant à cela, il est vrai que...

DUFOUGERAIS.

Allons, allons, Philippeaux n'est pas raisonnable... C'est de l'exploitation, cela !.. Moi qui hésitais à vous offrir...

GÉRARD.

Quoi donc?

DUFOUGERAIS.

Une position plus dépendante, il est vrai, mais pourtant assez enviée, celle de secrétaire de notre administration... dix mille francs, avec quelques accessoires...

GÉRARD.

Qu'est-ce que vous me dites là?... Quoi! vous auriez l'idée...

DUFOUGERAIS.

Voilà huit jours qu'on me laisse le choix... et même, on me presse... n'ayant pas sous la main un sujet... tout à fait de confiance, je ne me souciais guère de prendre cette responsabilité... mais, ma foi, quand ma bonne étoile m'amène un homme tel que vous...

GÉRARD.

Parlez-vous sérieusement? Quoi! tant de bonté pour moi?

DUFOUGERAIS.

Mais non, mais non ; ce n'est pas bonté, c'est justice.

GÉRARD.

Mais vous me connaissez à peine.

DUFOUGERAIS.

Allons donc! je vous ai dit ce matin tout le bien que je savais de vous; et, rien qu'à vous voir, je suis sûr que je fais une excellente affaire.

GÉRARD.

Ma foi, écoutez, la, franchement, vous pourriez plus mal choisir.

DUFOUGERAIS.

Eh bien, qu'est-ce qui pourrait vous retenir encore?..

GÉRARD.

Mon Dieu, que vous dirai-je? en toute autre circonstance, il y a bien un scrupule qui m'arrêterait...

DUFOUGERAIS.

Quoi donc?

GÉRARD.

Un peu d'affection pour les Philippeaux... mais, ma foi... ils ne savaient pas apprécier ma femme! (Il se lève.)

DUFOUGERAIS.

Oh! alors...

GÉRARD.

Tout est dit. Quelle joie! que de remerciements!... Pardon, mais je suis si pressé de lui apprendre... Ah! vous n'aurez pas affaire à un ingrat!

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

Quelle existence et brillante et nouvelle!
Nous vous devrons le sort le plus charmant!
Un grand théâtre est le seul digne d'elle;
La capitale était son élément.
Sans mépriser un séjour plus modeste,
Dans vos salons elle aura tout son prix.
Ah! quel bonheur! à Paris elle reste!
Merci pour moi, pour elle et pour Paris!
Merci pour nous, et surtout pour Paris!
(Il sort.)

SCÈNE XI.

DUFOUGERAIS, puis BARBOT.

DUFOUGERAIS, seul.

A merveille! Est-ce mon imagination, comme dit Delvaux, ou les éloges continuels de ce mari?.. mais je n'ai jamais trouvé une

femme plus séduisante! Je la verrai tous les jours... la reconnaissance peut-être lui parlera pour moi... et qui sait? j'ai remarqué en elle une certaine coquetterie naissante...

BARBOT, entrant.

Ah! il est seul... Pardon, monsieur l'administrateur, vous m'aviez promis une audience, et je venais, plein d'espoir...

DUFOUGERAIS.

Voyons, qu'est-ce que c'est? parlez vite.

BARBOT.

Vous connaissez mes services laborieux... vous savez que c'est toujours par mon mérite que je me suis avancé...

DUFOUGERAIS.

Oui, oui, c'est connu... après?

BARBOT.

C'est au sujet de cette place vacante...

DUFOUGERAIS.

Quoi! vous voudriez... J'en suis bien fâché, mon cher, il fallait venir plus tôt...

BARBOT.

Comment plus tôt?.. ce matin vous disiez plus tard.

DUFOUGERAIS.

D'ailleurs, je ne suis pas le maître, moi... j'ai des associés... des associés très-exigeants... et même, ils se plaignent de vous.

BARBOT.

De moi? qu'est-ce que j'ai donc fait?

DUFOUGERAIS.

Je n'en sais rien moi, ce sont eux; cherchez!... quant à la place, que voulez-vous?... des recommandations, des demandes très-pressantes... désolé... il fallait venir plus tôt. (Il sort.)

SCÈNE XII.

BARBOT, puis GÉRARD.

BARBOT, anéanti.

La!.. je le disais bien... toujours la protection! servez donc les gens! quelle ingratitude!

GÉRARD, sortant de la chambre à gauche.

Elle est ravie! transportée! je lui ai sauté au cou... je l'ai un peu chiffonnée... c'est égal... voilà bien ce qu'il lui faut!.. femme d'un secrétaire général!

BARBOT.

Hein? quoi? secrétaire général!.. qui donc?

GÉRARD.

Moi, Monsieur.

BARBOT.

Vous! (A part.) J'en étais sûr... ça devait être!

GÉRARD.

Je n'ai rien demandé... mais il y a comme ça dans la vie des hasards.

BARBOT.

Oui, des hasards... (A part.) Je connais le tien, va.

GÉRARD.

Monsieur... puis-je savoir...

BARBOT.

Monsieur Barbot, sous-chef... simple sous-chef... dans la même administration... et votre très-humble subordonné... recevez mes compliments sincères...

GÉRARD, saluant.

Avec plaisir.

BARBOT.

Il paraît qu'elle est charmante!

GÉRARD.

Comment?

BARBOT.

Madame votre épouse.

GÉRARD.

Je croyais que vous parliez de ma place.

BARBOT, à part.

Ça se tient.

GÉRARD.

Plaît-il?

BARBOT.

Savez-vous que c'est superbe!.. du matin au soir, avoir gagné toute la confiance de M. l'administrateur,

GÉRARD.

J'ose croire que j'en suis digne, Monsieur.

BARBOT.

Comment donc! il n'est bruit que de son talent.

GÉRARD.

Quel talent?

BARBOT.

Celui de madame votre épouse.

GÉRARD, à part.

Il est décousu dans ses propos... s'il est comme ça dans son travail...

BARBOT.

Je ne parle pas du vôtre qui, à ce qu'il paraît...

GÉRARD.

Eh mon Dieu! vous savez, il ne s'agit que d'avoir une spécialité... Un beau jour, à force d'études et de conscience, on se fait connaître...

BARBOT, à part.

Bon! il croit que c'est son mérite...

GÉRARD.

Et de proche en proche on arrive...

BARBOT.

A un poste magnifique, monsieur le secrétaire général!...

GÉRARD.

Mais oui... le poste est agréable.

BARBOT.

On a de beaux appointements...

GÉRARD.

Plus beaux que je ne l'espérais.

BARBOT.

Et des gratifications...

GÉRARD.

Oh! quant à ça...

BARBOT.

Ça viendra... et puis un logement.

GÉRARD.

Bah!

BARBOT.

Oui, un appartement complet... très-bien distribué... qui communique au cabinet de M. l'administrateur... on est tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre... on ne sait pas au juste.

GÉRARD.

C'est commode, pour le travail.

BARBOT.

Très-commode... et puis... on vous donnera des missions de confiance... au dehors... quelquefois loin, mais enfin...

GÉRARD.

C'est honorable.

BARBOT.

Très-honorable... au besoin, d'ailleurs, il vous prêtera sa voiture.

GÉRARD, riant.

Eh! eh! ce ne serait pas de refus!

BARBOT, chantonnant.

Quel honneur!
Quel honneur!
Ah! monsieur l'administrateur,
Je suis votre humble serviteur.

GÉRARD, observant.

Ah çà! qu'est-ce qu'il chante avec son administrateur? qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît, que cet air malin?... et qu'est-ce que vous voulez donc me faire entendre?

BARBOT.

Moi?... rien... Si j'ai l'air malin, c'est que ça m'est naturel.

GÉRARD.

A la bonne heure! car celui qui oserait me manquer de respect dans la personne de ma femme...

BARBOT.

Vous manquer de respect! Dieu m'en garde, monsieur le secrétaire général! D'ailleurs, je ne m'occupe pas des affaires des

autres, moi. Je vis dans mon coin bien modeste, sans titres, sans honneurs, sans bel appartement! On dira peut-être que je suis un pauvre d'esprit, et que je ne saurai jamais faire mon chemin; c'est possible : j'aime mieux ça que si on disait : M. Barbot est un grand personnage, par la vertu, c'est-à-dire par la grâce de madame Barbot.

GÉRARD, le prenant au collet.

Malheureux!

BARBOT, effrayé.

Hein? Comment?

GÉRARD.

Ah! tu t'expliques enfin! Voilà ce que tu penses!

BARBOT.

Mais ce n'est pas moi.

GÉRARD.

Tu mens! il n'y a qu'un méchant ou un sot...

BARBOT.

Mais lâchez-moi donc!.. Garçon!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DELVAUX.

DELVAUX.

Eh bien! eh bien! Messieurs, qu'y a-t-il?

GÉRARD.

Rien... des sottises! des balivernes!

BARBOT.

C'est Monsieur qui se fâche parce qu'on lui fait des compliments...

GÉRARD.

Est-ce que tu vas recommencer?

BARBOT.

Nous nous reverrons, je m'en vais... Serviteur, monsieur Candaule!

DELVAUX.

Oh!

GÉRARD.

Voilà qu'il estropie mon nom à présent! Je m'appelle Gérard.

BARBOT.

Je sais bien, mais on vous appelle Candaule.

GÉRARD.

Et pourquoi ça?

BARBOT, montrant Delvaux.

Demandez à Monsieur; il a fait un tableau là-dessus.

DELVAUX.

Mais taisez-vous donc! (Barbot sort.)

SCÈNE XIV.

GÉRARD, DELVAUX.

GÉRARD, étonné.

Comment? quoi? où prenez-vous Candaule, et quel rapport...

DELVAUX.

Je ne sais si je dois... au fait, vous avez du cœur, je viens de le voir... et je m'en voudrais de ne pas vous éclairer.

GÉRARD.

Parlez.

DELVAUX.

Candaule, mon cher Monsieur, était un roi de Lydie.

GÉRARD.

Eh bien! est-ce que j'ai l'air d'un roi de Lydie?... (Se retournant vers le fond.) Faut-il être bête!

DELVAUX.

Attendez donc... c'était aussi le roi des maris...

GÉRARD.

Ah! ça se rapproche.

DELVAUX.

Mais il avait une manie, c'était de vanter sans cesse, à tous propos et à tous venants, les perfections de sa royale moitié.

GÉRARD, commençant à comprendre.

Ah!

DELVAUX.

Les Lydiens trouvaient cela très-ridicule.

GÉRARD.

Les Lydiens?

DELVAUX.

Pauvre prince! il avait pris surtout pour confident de son bonheur son favori Gygès... Tenez, le moment que j'ai choisi pour mon tableau est celui où il lui montre la reine endormie dans une pose et dans un négligé qui font valoir tous ses charmes... c'était bien imprudent, n'est-ce pas?

GÉRARD.

Peut-être!

DELVAUX.

Aussi qu'arriva-t-il? c'est que l'ami Gygès s'enflamma pour la beauté si follement offerte à son admiration... Supposez maintenant qu'au lieu du roi vantant sa femme à un courtisan, c'eût été le courtisan vantant sa femme au roi, qui peut savoir alors ce que de méchantes langues...

GÉRARD.

Assez! n'achevez pas! Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'entrevois! Non, ce n'est pas possible... Tenez, Monsieur, je serai franc avec vous, car je vois que vous me parlez dans une bonne intention... Eh bien, voilà la première fois que je m'aperçois...

quand je parlais de ma femme, j'ai dit franchement, naïvement, tout le bien que je pensais d'elle... mon admiration a éclaté comme mon amour, je l'aime trop, voilà mon tort; j'ai été fou, absurde, mais de là à supposer...

DELVAUX.

Ah ! je vous jure...

GÉRARD.

Non, vous ne le croyez pas, vous, mais les autres? les méchants, les envieux?

Air : *Connaissez-vous le grand Eugène.*

De ces gens-là je deviendrai la fable!
Et chacun va me prêter sans façon
Tous les calculs dont il serait capable.
Voilà le monde!.. Ah! que me parle-t-on
Et de fortune et de position?
Pour elle, un jour, j'ai voulu les poursuivre,
Mais à ce prix je n'en fais aucun cas.
Tout seul, Monsieur, de rien je saurais vivre,
Ou plutôt non! seul, je ne vivrais pas.
Sans elle, je ne vivrais pas.

DELVAUX.

Pardon, mon ami, je n'aurais peut-être pas dû vous dire...

GÉRARD.

Au contraire; vous avez bien fait, très-bien fait!.. mais ça ne se passera pas comme ça! (Il marche avec agitation.)

DELVAUX.

Prenez garde, songez que je ne vous ai rien dit; j'ai des ménagements à garder avec Dufougerais.

GÉRARD.

Oui! ce beau monsieur qui distribue des places et des millions! ah! morbleu!

DELVAUX.

Y pensez-vous? faire un éclat?

GÉRARD.

C'est vrai... la compromettre! quand c'est moi qui ai tous les torts!...

DELVAUX.

Voyez-la plutôt, parlez-lui.

GÉRARD.

Oui, vous avez raison. Au fait, je suis bien bon de me mettre la tête à l'envers... avec une femme comme celle-là! un modèle de sagesse, de modestie, de raison... allons, bon! voilà que je recommence... mais c'est que c'est vrai... je n'ai qu'à lui dire un mot, sans explication... et tout de suite... mais c'est elle...

DELVAUX.

Je vous laisse. (A part.) Allons, je crois que j'ai bien agi. (Il sort.)

SCÈNE XV.

GÉRARD, AURÉLIE, en toilette de bal.

AURÉLIE, à Françoise, en entrant.

Ainsi, vous dites, Françoise?

FRANÇOISE.

Je dis que Madame sera la plus belle.

AURÉLIE.

Vous croyez?

FRANÇOISE.

Ça saute aux yeux. (Elle sort.)

AURÉLIE, à Gérard.

Vous entendez? (A part.) Ah! monsieur Gérard, vous voulez que l'on soit coquette!.. (Haut.) Comment trouvez-vous ma toilette?

GÉRARD, sans regarder.

Charmante! charmante!

AURÉLIE.

Eh! mais... vous n'êtes pas encore habillé?

GÉRARD.

Oh! j'ai le temps!

AURÉLIE.

Pas trop; toutes ces dames sont prêtes; la plupart sont déjà venues me féliciter...

GÉRARD.

Ah! vraiment?

AURÉLIE, affectant la coquetterie.

Il paraît que nous aurons un hiver charmant... M. Dufougerais donne des bals, des soirées, des concerts magnifiques, dont sa tante fait les honneurs... et nous qui serons de la maison! quelle perspective de plaisirs, de fêtes, de toilettes!

GÉRARD.

Doucement, doucement.

AURÉLIE.

Que de fois vous m'avez dit : « Tout ce que je demande, Aurélie, c'est un peu plus de fortune pour satisfaire tous tes goûts, tous tes caprices!.. »

GÉRARD.

Mais puisque tu n'en as pas de caprices!

AURÉLIE.

Eh! qui sait? j'en aurai peut-être à présent, comme tout le monde... puisque nos revenus sont doublés, triplés par cette place.

GÉRARD.

Cette place, cette place! tu vas un peu vite... je ne suis pas encore dégagé avec M. Philippeaux... il compte toujours sur moi pour gérer sa maison.

AURÉLIE, prenant l'air dédaigneux.

A Marseille ?

GÉRARD.

Oui, à Marseille.

AURÉLIE, de même.

En province! j'y mourrais d'ennui au bout de huit jours !

GÉRARD.

Mais ce matin, tu disais...

AURÉLIE.

Ce matin, ce matin, vous m'avez fait entrevoir une autre existence, et maintenant, quand je la connais, quand j'y prends goût, vouloir me priver des plaisirs que vous m'avez conseillés vous-même ! est-ce raisonnable? est-ce juste ? Non, non, s'il y a ici quelqu'un de capricieux, ce n'est pas moi assurément.

GÉRARD, avec impatience.

Mais, Madame...

AURÉLIE.

Plaît-il?

GÉRARD, à part.

Elle a raison... tu l'as voulu, Georges... Caudaule ! (Haut.) Voyons, écoute-moi, je n'ai pas voulu te faire de la peine; mais tu comprends... je dois de la reconnaissance à monsieur Philippeaux.

AURÉLIE.

Et à monsieur Dufougerais donc !...

GÉRARD.

Lui!.. Gygès!.. ah! pour le coup !

AURÉLIE.

Mais qu'y a-t-il donc?

GÉRARD.

Eh bien ! je vais te le dire... il y a qu'autrefois, en Lydie, un roi...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, VALENTIN, un habit noir et venant de la droite. — On entend la musique du bal.

VALENTIN, un bouquet à la main.

Me voilà ! me voilà ! Madame la secrétaire générale, permettez-moi de vous offrir ce bouquet.

GÉRARD.

Comment! comment!

AURÉLIE.

C'est sans conséquence.

VALENTIN.

Ah! vous ne savez pas, mon cher? il y a là un de mes amis, un Parisien, qui fait la chronique dans un petit journal; nous allons soigner un article sur la fête, et sur Madame, qui en est la reine.

GÉRARD.

La reine de Lydie?

VALENTIN, à Aurélie.

Et maintenant, permettez-moi d'être votre cavalier... Quelle entrée splendide nous allons faire!

GÉRARD.

Doucement, c'est moi...

VALENTIN.

Vous, mon cher, mais vous n'êtes pas en tenue, l'habit noir est de rigueur...

GÉRARD.

Ah çà, vous m'agacez, vous! et comme mari...

VALENTIN.

Il n'y a pas de mari; il n'y a que le règlement, et je suis commissaire.

AURÉLIE, riant.

Il a raison... je vous attends, mon ami.

VALENTIN, l'emmenant.

Place! place à la reine du bal! (Il sort avec Aurélie, à droite.)

SCÈNE XVII.

GÉRARD, seul.

Peste soit du petit Charlemagne! (Appelant.) Garçon! la fille! Je ne veux cependant pas m'éloigner d'ici.

FRANÇOISE, entrant.

Voilà! voilà!

GÉRARD.

Vite, mon habit, ici, à côté, tout préparé. (Françoise entre à droite.) Quelle coquetterie! en deux heures! Qu'est-ce qui m'aurait dit cela?

FRANÇOISE, revenant.

Voilà l'habit de Monsieur! (Elle le pose sur une chaise.)

GÉRARD, ôtant sa redingote.

Des compliments! des hommages! Elle ne peut plus s'en passer!...

FRANÇOISE, regardant à droite.

Ah! Monsieur, je le disais bien; Madame est la plus belle! son entrée fait un effet...

GÉRARD.

Qu'est-ce qui vous demande cela? (Au lieu de mettre son habit, il remet sa redingote.)

FRANÇOISE.

Ah! Monsieur! tout le monde s'empresse autour d'elle! M. Dufougerais surtout.

GÉRARD.

Lui!

FRANÇOISE.

Comme l'autre jour avec madame Barbot... même qu'on en jasait.

GÉRARD.

Ah!

FRANÇOISE.

Tenez, le voilà qui danse avec Madame.

GÉRARD.

Ah! je vais... (Il va pour entrer à droite.)

FRANÇOISE, se mettant devant lui.

Comment? en redingote?

GÉRARD, s'apercevant qu'il est en redingote.

Eh! malheureuse! je t'ai demandé mon habit.

FRANÇOISE.

Mais le voilà! Monsieur.

GÉRARD, passant son habit.

Que vais-je faire? prendre avec elle un ton d'autorité? lui dire je veux?... je deviendrai son ennemi, son tyran! Ah! c'est la fin de mon bonheur!... (A Françoise.) Dansent-ils toujours?.. (La musique cesse.)

FRANÇOISE.

Non, Monsieur, c'est fini; ils viennent par ici.

GÉRARD.

Laisse-moi. (Il se blottit dans un fauteuil.) Si je pouvais savoir...

SCÈNE XVIII.

GÉRARD, assis dans un fauteuil et caché, AURÉLIE, son bouquet à la main, DUFOUGERAIS, la suivant, puis BARBOT et VALENTIN.

AURÉLIE, à Dufougerais.

Mais je vous assure, Monsieur, que c'est une méprise.

DUFOUGERAIS.

Puis-je le croire, Madame? et n'avez-vous pas deviné que ce bouquet vous était offert par moi?

AURÉLIE.

Non, Monsieur, car si je l'avais su...

DUFOUGERAIS.

Vous ne l'auriez pas accepté ! ah ! vous comprenez donc que c'était l'hommage d'une admiration passionnée ?

AURÉLIE.

Ce que je comprends, Monsieur, c'est que j'aurais tort de garder ce bouquet. (Elle le lui tend.)

DUFOUGERAIS.

Ah! Madame, je serai trop heureux de le reprendre, à présent que vous l'avez porté.

AURÉLIE, retirant le bouquet.

Monsieur!.. (A part.) Quel embarras!

DUFOUGERAIS, avec chaleur.

Ce serait un souvenir si précieux, si doux!... Ah! pardon, Madame, pour l'aveu qui m'est échappé, mais...

BARBOT, entrant, à part.

Ensemble ! J'en étais sûr !

DUFOUGERAIS, se retournant.

Qu'est-ce donc?

BARBOT.

Pardon, monsieur l'administrateur ; on cherchait Madame, et je ne savais pas qu'elle fût ici avec...

GÉRARD, se montrant.

Avec moi.

DUFOUGERAIS, à part.

Le mari!

BARBOT, à part.

Tiens! tiens!

AURÉLIE, à Gérard.

Ah! mon ami, prends ce bouquet!

DUFOUGERAIS, affectant l'air dégagé.

Madame et moi nous vous cherchions, mon cher.

GÉRARD, allant vers lui.

Eh bien, me voici, monsieur l'administrateur, toujours à vos ordres. (Avec intention.) En tout lieu, à toute heure...

DUFOUGERAIS.

Plaît-il?

AURÉLIE, effrayée.

Mon ami!..

VALENTIN, entrant, à Gérard, en lui montrant un papier.

Voici l'article... Vous y êtes tout au long, mon cher ami, secrétaire général!...

AURÉLIE, prenant le papier.

Assez... la nouvelle est fausse.

DUFOUGERAIS.

Comment?

BARBOT ET VALENTIN.

Fausse?

AURÉLIE, à Dufougerais.

Vous excuserez mon mari; il n'osait pas vous déclarer lui-

même son refus, et je m'en suis chargée... Voilà pourquoi je me suis permis de vous disputer un instant à ces dames.

DUFOUGERAIS.

Mais je ne comprends pas, expliquez-vous, monsieur Gérard?

GÉRARD.

Pourquoi donc cela? Je trouve que ma femme s'en acquitte très-bien... comme toujours... Continue, ma bonne.

AURÉLIE.

C'est bien simple; mon mari m'a montré une lettre de son ancien banquier... un bienfaiteur véritable... qui le demande à Marseille. Répondre à cet appel est un devoir d'honneur.

GÉRARD, appuyant sur le mot.

Oui... d'honneur.

DUFOUGERAIS.

Ah!... fort bien!... Monsieur Barbot, je vous nomme secrétaire général.

BARBOT.

Hein? moi? avec les appointements?..

DUFOUGERAIS.

Oui.

BARBOT.

L'appartement?

DUFOUGERAIS.

Oui.

BARBOT.

Quel bonheur!

GÉRARD, chantonnant.

Quel honneur!
Ah! monsieur l'administrateur,
Je suis votre humble serviteur.

BARBOT.

Eh, Monsieur! c'est bien différent! J'ai d'anciens titres à cette faveur.

GÉRARD.

C'est vrai, vous la méritez mieux que moi.

ENSEMBLE.

Air de M. Couder.

Chercher l'éclat est dangereux;
Soyons discrets pour être heureux.
Aimez vos femmes, il le faut;
Mais ne le dites pas trop haut.

GÉRARD, au public.

Air : *J'ons un curé patriote.*

Combien elle m'intéresse!
Laissez-moi vous la vanter!
(Mouvement d'Aurélie et des autres personnages.)

Pas ma femme... c'est la pièce
Que j'ose vous présenter.
Ah! si, pour la juger mieux,
Vous pouviez avoir mes yeux!..
Quel bonheur!
Quel honneur!
Ah! messieurs les spectateurs,
Nous serions bien vos serviteurs.

TOUS.

Quel honneur!
Quel bonheur!
Les auteurs et les acteurs
Sont vos très-humbles serviteurs.

FIN.

N.º d' invent: ~~357~~
31348

LAGNY. — Imprimerie et Stéréotypie de VIALAT.